

Le

## FURET DE LYON.



Industrie, Beaux-Arts, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes.

ON S'ABONNE AU FURET, chez H. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GÉURY, tenant cabinet de lecture place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon 30 cent. en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 fr. en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 cent. par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

## CODE

A L'USAGE DES PEUPLES QUI NE JOUISSENT PAS ENCORE DES BIENFAITS DE LA CIVILISATION.

Le moment est opportun pour publier le fruit de quarante ans de travaux les plus assidus et les plus pénibles; car partout les peuples s'agitent, les trônes s'ébranlent; et je crois vraiment servir l'humanité en plaçant sous les yeux des nations, pour qu'elles ne soient pas prises au dépourvu, une forme de gouvernement; résumé complet d'une constitution modèle, et de tout ordre social admirablement combiné.

Avant tout, vous prenez un roi..... encore des rois!... Oui, encore des rois! — Et que voulez-vous donc? la république? — Fi de la république, vraie pâture de canailles! Vous prenez donc un roi, que vous nommez Pierre, Paul; Jacques, Guillaume ou Philippe: le nom importe peu. Vous lui faites d'abord ses frais d'installation, car il en coûte pour s'installer roi. Après ça, vous lui faites voter par de bons enfans, qui ne demandent pas mieux! 6, 8, 12, 15, ou 50 millions par année, afin de pouvoir subvenir largement à la munificence de sa royale personne. Si vous n'avez pas de châteaux à lui offrir, vous lui en faites construire douze ou quinze, plus encore si c'est possible; mais pas moins, ce nombre étant strictement nécessaire pour éberger convenablement un roi. Sur tout cela ne marchandez pas, payez bien surtout, exactement, et soyez sûrs qu'on vous en donnera pour votre argent.

Ce n'est pas tout encore: vous cherchez dans le pays sept hommes dévoués et forts à qui vous donnez, par pure contenance, un grand portefeuille rouge. Vous y joignez le don d'un habit brodé sur toutes les coutures; d'un hôtel fourni de voitures, chevaux, cuisiniers, laquais, marmitons et salles à manger, (notez bien que ce dernier point est très essentiel.) A chacun de ces hommes, que vous pouvez appeler du nom de ministres, vous passez cent ou cent vingt mille francs de fixe par année.... C'est bien peu, direz-vous!.... Oui, j'en conviens, mais il y a des tours de bâton, des pots de vin, qui les indemnisent de la mesquinerie de leurs traitemens.

Tous les ans, ces ministres vous présenteront une liste de vos dépenses courantes: la somme variera suivant les temps. Quelquefois elle sera de huit cent millions, quelquefois du double, quelquefois du triple. Cette liste a un nom tout particulier: elle s'appelle le budget, et sert à payer:

1° Le roi Pierre, Paul, Jacques, Guillaume ou Philippe;

2° Les ministres;

3° Les ambassadeurs, pauvres diables aux modiques appointemens de deux cents ou trois cent mille francs;

4° Les pensions de vingt ou trente mille francs accordées à deux ou trois cents marquis, ducs, comtes et vicomtes, qui se réunissent, de temps à autre, dans une grande salle, pour deviser sur le froid et le chaud;

5° Les traitemens des receveurs-généraux, conseillers d'état, maîtres des requêtes, préfets, procureurs du roi, gendarmes, etc.;

6° Puis ceux de petits insectes relacheurs, gourmands, avides, pullulant par milliers autour de la grande table nationale, pour accaparer, prendre et bouffer la moindre miette.

Quelquefois cette liste des dépenses sera accompagnée d'un crédit supplémentaire auquel vous accorderez la même confiance et le même honneur qu'à son aîné, le budget.

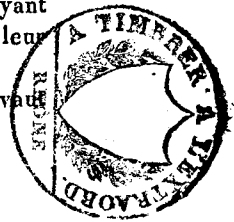
Vous fondez deux législatures d'espèces tout à fait différentes, afin que l'une dise: non! quand l'autre aura dit: oui.

Vous donnez à tous vos soldats des bayonnettes intelligentes, des bayonnettes qui soient douces aux bourgeois et mortelles aux prolétaires.

Après avoir proclamé que tous les citoyens sont égaux, la conséquence rigoureuse de ce principe vous conduit naturellement à diviser la nation en deux classes.

La première classe, la seule digne de considération, se compose (si la population du pays est de trente-deux millions d'habitans), elle se compose, dis-je, de trois ou quatre cent mille personnes seulement, ayant droit de faire et défaire les lois, quand bon leur semble.

La deuxième que, je ne cite qu'à regret, car elle n'en vaut



guère la peine, se compose de misérables qu'on nomme *prolétaires, ilotes, mendiants*. Les uns sont artistes, les autres ouvriers, ceux-ci littérateurs, ceux-là marchands. Ceux-là ne font pas de lois, mais ils les défont quelquefois. Bien qu'un peu turbulens, ils sont cependant d'une grande utilité; car, en qualité de soldats, ils défendent les frontières des invasions de l'étranger; montent la garde à la porte des villes pour la plus grande sûreté des gens riches qui, par compensation, et pour leur faire un sort, leur comptent 4 sous par jour. Avant de porter le fusil, ou après l'avoir porté, le prolétaire est encore un peu utile à la première classe, car il s'applique de son mieux à payer maints petits impôts ayant noms *indirects*, qui produisent de grosses sommes que se partagent en commun *les gens comme il faut*. Le prolétaire n'est pas très sobre : il aime à boire, à fumer, à manger même. Pour boire, pour fumer, pour manger, il payera la cour; car pourquoi boit-il, pourquoi fume-t-il, pourquoi mange-t-il?

Bien des gens ont comparé le prolétaire à un mouton, et le roi à un berger: c'est une faute: attendu que le mouton n'est tondue qu'une fois l'an, au mois de mai, lorsque sa laine est longue, et que le temps chaud lui permet de s'en passer; tandis que le prolétaire, outre la tonte que lui fait chaque mois le percepteur, est encore tondue six fois le jour: soit qu'il aille chercher du tabac, soit qu'il passe du vin à la barrière, soit qu'il sale sa soupe, soit qu'on le baptise, soit qu'on le marie, soit qu'on l'enterre, soit qu'il ait besoin d'un passeport pour fuir la gendarmerie qui veut l'empoigner, comme *mauvais sujet*.

Ainsi, puisque nous en sommes sur le chapitre des moutons, et qu'à toute force on veut que le prolétaire soit un mouton, pourrai-je m'empêcher de faire observer qu'alors le prolétaire ressemble peu à ces gros et gras bœufs des Alpes ou des Pyrénées, ayant de l'herbe jusqu'au ventre, de la laine longue de six pouces sur le dos, et du sel à discrétion tous les dimanches? — Il ressemble plutôt à ces moutons souffreteux, étiques et galeux, comme on en voit parfois dans la Bresse, dépouillés en tout temps de leur méchante toison, brouillant, une fois le jour, quelques brins d'un jong marécageux, entassés le soir dans d'étroites étables, sans la moindre litière, et finissant toujours par la teigne ou par la gale, faute de soins et de bonne nourriture. — Voilà plutôt, je crois, le véritable portrait du prolétaire, *matière tondable, pressurable, incarcérable et taillable à merci et miséricorde*.

Je reviens sans digression autre à mon plan de constitution. Les lois *préventives* sont d'assez *gentils instrumens* dans des mains habiles et consciencieuses, mais j'en ai une à offrir qui, bien que seulement *répressive*, ne laisse rien à désirer. Le carreau, le fouet, la marque, le bannissement, et autres peines afflictives et infamantes, seraient converties ou remplacées par le port d'une croix attachée à la boutonnière.

Une constitution ne se pouvant *bdeler* en quelques heures, j'ai travaillé à la mienne pendant 40 ans. Les nations qui en manquent, ou celles qui désirent changer la forme de la leur, peuvent donc prendre la mienne à yeux fermés; elles y trouveront plaisir et agrément.

Dans le cas où elles auraient besoin d'un chef de l'état, d'un roi, elles peuvent encore s'adresser à moi; je les mettrai en rapport avec *une personne placée pour le*

*moment*, mais qui, pour un ou deux millions de plus par année, *se sacrifierait* sans doute pour ramasser leurs trônes, et les *sauver* d'un si pénible embarras. Il n'est pas inutile d'ajouter que cette personne a d'excellens certificats, et qu'en cas de décès, elle a des enfans en âge de la remplacer.

*On peut m'écrire à l'adresse ci-dessous :*

PACÔME DU-PIN, *faiseur de constitutions*,  
rue Grippe-Sous, n° 50, à Lyon.

#### DÉPÊCHE TÉLEGRAPHIQUE.

Hier, je traversai paisiblement la rue de l'Hôpital que M. le maire de Lyon trouve *très-salubre* et tout à fait *anti-cholérique*, lorsque tout à coup j'entends des roulemens de tambour, les sons de la trompette et le bruit de la grosse caisse; j'avance à pas précipités vers cet orchestre ambulante que mille, deux mille curieux entourent, hommes, femmes, enfans; c'était un brouhaha! une cohue! — Etourdi! j'oublie de vous dire que toutes les croisées des maisons étaient tapissées de têtes en bonnet de coton, en casquettes de loutre, en foulards, en cheveux... Le coup d'œil était vraiment beau! Parions, disais-je à part moi, que ce sont des médecins, (des charlatans ai-je voulu dire), qui exploitent la crédulité publique, et spéculent sur le choléra! — Voilà bien leur musique, les chapeaux à plume, l'uniforme de rigueur: c'est cela! c'est cela! — Quel silence! comme on écoute! le peuple aurait-il peur? — Ce silence ne fut pas de longue durée; deux minutes tout au plus. — Mais quel tapage, quel vacarme le remplaça! je crus un instant que les maisons dansaient.

Comme trois ou quatre compagnies, bien habillées; *bien équipées* seraient nécessaires, dit un homme portant la cinquantaine, occupé à faire rouler un tonneau d'huile!

De vieilles femmes criaient à tue tête qu'on les étouffait, et que, de leur temps, les hommes étaient plus aimables — Puis de jeunes filles à l'air fier et hardi, les regardaient en ricanant. — Ici, on renversait la brouette d'une fruitière; là, l'étalage d'un épicier qui, furieux, regrettait de ne plus faire partie de l'ordre *public*. Enfin, croyez-moi, c'était une véritable émeute dans la rue, comme dit M. Dupin. — A propos de quoi, me demanderez-vous? — A propos d'une dépêche télégraphique qui annonce à la France: que *la santé de M. Casimir Perrier s'améliore tous les jours*. A chaque coin de rue on *régala* le peuple d'un petit morceau de musique, protégé par huit bons gendarmes, que dans ma simplicité j'avais pris pour des Suisses; après quoi, lecture était faite de la bienheureuse nouvelle.

Peuple ingrat! tes entrailles ne seront pas émues! tu n'es qu'un méchant!

— Mais, qui aimes-tu donc, si tu n'aimes pas Périer? Dupin, peut-être!

#### QU'EST-CE QUE LE CHOLÉRA?

M. Jacques Arago écrivait le 3 septembre 1831, dans *la Sentinelle nationale*:

Les anciens avaient élevé un temple à la peste. Cela devait être, toutes les religions sont filles de la peur.

Aujourd'hui encore, les peuplades à demi-sauvages

de l'Indostan, celles plus farouches de l'intérieur du Brésil, et les antropophages d'Ombay, de la Nouvelle-Zélande, de la terre des Papous et d'une partie des Archipels de l'Océan pacifique, adorent les serpens, les jaguards, les crocodiles, les boa... Remarquez bien, je vous prie, que je ne vous parle point par tradition. Je n'ai pas lu seulement ces choses-là, je les ai vues, je les ai étudiées; il faut me croire, car je dis toujours vrai quoique voyageur. Si je deviens jamais courtisan, ce que je ne crois pas, quoiqu'il y ait bien des fous à Bicêtre, récusez mes paroles, vous aurez champ libre pour cela, et il y aura toujours à parier mille contre un que j'aurai tort.

Revenons au choléra.

Qu'est-ce que ce fléau dévastateur qui peut, dans moins d'une saison, dépeupler l'Europe? Moi qui l'ai vu, je n'en sais rien; ceux qui, plus habiles que moi, l'ont vu aussi, n'en savent pas davantage. Si je vous disais que j'en ai été attaqué et que j'ai résisté à ses atteintes, il faudrait encore me croire, car je vous dirais vrai... J'ai vu, dans mes longues courses, la fièvre jaune et sa hideuse pâleur, j'ai vu la peste et ses livides bubons, j'ai vu la dysenterie et ses tiraillemens horribles, j'ai vu le scorbut et ses ravages dévorans; tout cela n'était pas beau à voir; mais enfin puisque j'ai voyagé avec cet effrayant cortège, il faut bien que je le dise. Si je me nomme vous le croirez, ma véracité n'a été contestée par personne, pas même par les journalistes qui ne pensent pas comme moi. Moi qui ne crains rien, pas même le choléra, je dis toujours:

Mais qu'est-ce que le choléra? Les uns vous disent que c'est un vent pestilentiel qui dévore. Belle solution! Les autres, que c'est un miasme infect qui pénètre et détruit. Quel effort d'imagination! un troisième assure que ce sont des myriades d'insectes microscopiques qui s'attachent à la peau et anéantissent les sources de la vie... De tout cela que conclure? que le choléra tue.

Depuis qu'il nous menace de son invasion, nos empiriques ont trouvé cent remèdes efficaces contre ses atteintes. Laissez, laissez arriver notre hôte, vous verrez la puissance du sauveur.

*Le choléra arrive, n'en doutez pas. Six mois encore ne seront pas expirés que sa visite remplira les temples de ceux que la peur tue par anticipation.* Le choléra arrive, et il ne peut point ne point arriver. Du Thibet à Moscou, de St-Petersbourg à Riga, d'Archangel à Vienne la course est longue; en cent cinquante jours il a fait cet énorme trajet; il ne relaie pas, lui, dans sa marche gigantesque; traîné par les douleurs, il arrive avec ses ailes de feu, et ses repas sont des populations entières. Les fleuves, les montagnes disparaissent sous ses enjambemens; les remparts, les satellites des tyrans, les soldats des monarques, les supplications des hommes timides, le mépris des hommes courageux, tout cela, impuissantes barrières: le choléra tue. C'est là son essence, c'est sa vie. Il est mort quand il ne trouve plus personne à tuer. S'il s'éloigne quelques instans pour agrandir son domaine, il revient bientôt pour achever son œuvre... Croyez-le: le choléra tue. Né au Thibet, il a trouvé son pays trop petit, il s'est mis en route, et le voila. S'il voyageait seul, il ne vivrait plus, je vous l'ai dit.

Le lendemain 4 septembre, les rédacteurs du *Courrier de Lyon* qui, à cette époque, rédigeaient le *Précurseur*, répondirent:

« Le choléra-morbus n'est ni à Berlin ni à Vienne, et il n'est certainement pas sûr qu'il y arrive. Mais quand il y serait il y aurait encore entre nous et lui plus d'un grand fleuve, plus d'une vaste province, plus d'une chaîne de montagnes. Entre Vienne et Lyon, il y a les Alpes noriques, le Tyrol, les Alpes suisses et piémontaises. Ne dirait-on pas qu'en quinze jours ces barrières peuvent être franchies? Mais il y a, de plus, notre civilisation, notre manière d'être et de vivre, enfin notre constitution qui diffèrent essentiellement de celles de l'Orient, où le choléra a pris naissance. Nous croyons qu'il est très douteux que ce fléau nous rende jamais visite, mais dans tous les cas, nous avons le temps d'y songer, et c'est grande folie de prendre la colique de la peur par la peur de la colique. »

Tous ces rares génies municipaux, coiffés d'un bonnet de docteur, n'ont cependant su ni prévoir l'invasion du choléra, ni prendre des mesures sanitaires, quoique de leur aveu, ils aient eu le temps d'y songer. Aussi, M. Arago, étonné de tant d'ignorance, leur répondit-il le 5 du même mois:

« Le choléra ne viendra pas, dites-vous prophétiquement. Il a à franchir les Alpes, et puis les Alpes, et puis encore les Alpes. Mais du Thibet à Riga, de St-Petersbourg aux portes de Vienne, croyez-vous qu'il n'y ait pas aussi des montagnes de neige, autrement imposantes que ces Alpes que vous regardez victorieuses du fléau dévastateur? Croyez-vous qu'il n'y ait pas, du lieu d'où il est parti au point où il est arrivé, de vastes provinces, des fleuves larges et rapides? Si vous le croyez, tant pis pour vous, et je dois vous détromper. Pensez-vous que le choléra, pour envahir, soit forcé de suivre les contours, les ondulations d'une route sinueuse? Vous aurait-on persuadé qu'il a besoin d'un bac pour traverser les rivières, qu'il demande des chevaux pour arriver à la poste voisine, qu'il exhibe son passeport pour pénétrer dans une cité défendue par des canons et cinquante mille soldats?... Non, non, il arrive avec un ciel riant, il court avec la brise rafraîchissante, il voyage avec le vent, et le vent fait bien des lieues en peu de minutes. »

Citoyens de Lyon, ne croyez point aux vaines paroles de ces empiriques. Attendez le choléra, comme un hôte qui peut bien ne pas arriver, mais qu'il faut être prêt à recevoir. Le choléra ne tuera pas chez nous, dites-vous prophétiquement! Le choléra tue tout, les braves et les lâches, les riches et les pauvres et même les nobles, comme disait la *Quotidienne*.

#### NOTE DU GÉRANT.

Aujourd'hui que le choléra est en France, malgré les Alpes noriques, malgré le Tyrol et les Alpes suisses et piémontaises qui, suivant MM. les médecins Dupasquier, Terme, Prunelle et Montfalcon, devaient l'arrêter dans sa marche: ces petits Galiens nous ont informé dimanche dans leur feuille *subventionnée* QUE LE CHOLÉRA NE NOUS A ÉTÉ ENVOYÉ QUE POUR METTRE UN TERME A UN MAL PLUS GRAND ENCORE, L'ANARCHIE! Ces messieurs ne ressemblent pas mal à M. Purgon lorsqu'il dit à Argant: Je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous tombiez

dans un état incurable. — Ah ! vous ne voulez pas , M. Périer, vous ne voulez pas être sage ! choléra ! choléra !

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DU CHAPERON,  
vaudeville en un acte.

On allait lever le rideau. Une très jeune et très jolie femme, près de qui je me trouvais placé, me demanda d'un ton de voix assez doux si je savais ce que c'était qu'un *chaperon* ! Madame, à vous je puis le dire, mais bien bas, car votre voisine peut-être m'entendrait, et je crains... — Comment, Monsieur, vous craignez !... je ne vous comprends pas. — Je crains, Madame ou Mademoiselle, (car j'ignore à qui j'ai l'honneur de parler), je crains que votre voisine ne soit votre chaperon, ou, si vous aimez mieux, votre *tutrice*. — C'est cela un chaperon ! — Oui, Mademoiselle. Ici, la toile se leva, et mit fin aux questions de ma jolie discoureuse. C'est un vaudeville de Scribe, dis-je à part moi ; écoutons bien les moindres petits mots, car c'est dans les plus petites choses que cet auteur est le plus grand ! Voilà deux jeunes et jolies femmes, impossible que l'une soit le chaperon de l'autre. C'est cela pourtant, et, avec un peu plus de pénétration, j'aurais su voir tout de suite que la robe demi deuil qui habille l'une de ces deux dames, me cache une jeune veuve de 20 à 22 ans, personnage obligé de toutes les pièces de M. Scribe.

Que d'hommes il a fait mourir, laissant sur la terre de véritables modèles de douceur et de vertu, des femmes inconsolables de la perte de leur mari ! Passons sur cette étrangeté et revenons au *Chaperon*. Ces jeunes femmes sont sœurs ; l'une, comme je vous l'ai dit, je crois, est le chaperon de l'autre, d'une toute jeune personne, un tant soit peu coquette et non moins étourdie. Le Chaperon est, par état, obligé d'entendre maintes et maintes déclarations qui s'adressent à sa jeune sœur ; il y prend peu garde. Toutefois il se présente un prétendu qui n'en veut qu'au Chaperon, rien qu'à lui. Le Chaperon dissimule le plaisir que lui cause cette déclaration, il refuse de donner sa main à qui l'offre accompagnée d'un beau nom, d'une brillante fortune ! Cependant on voit que le Chaperon cèdera, rompra le serment fait au lit de mort du défunt mari, de vivre veuve. Mais un Chaperon, bien qu'il cède, ne cède pas facilement : il faut employer ruses sur ruses ; c'est ce que fait le beau jeune homme si vivement épris.

Permettez-moi de vous laisser la surprise des moyens mis en œuvre pour vaincre cette obstination de femme. Moyens bien vieux, bien usés ; mais où est le nouveau aujourd'hui ? On a beaucoup ri, j'ai fait comme tout le monde.

Ce petit vaudeville est joué avec un ensemble tout à fait remarquable par Prudent et Barqui, et par Mesd. Faivre et Hortense.

### DÉBUTS.

Le jeune acteur qui a débuté avec succès, il y a près d'un mois, dans *les Deux Précepteurs*, et dans le rôle de Baluchard, des *Chapeaux séditieux*, a reparu, vendredi dernier, dans *l'Intérieur d'un Bureau*, rôle de Belle-

main, et dans *Mlle Marguerite*, rôle d'Alphonse Boudinier. Ce second début n'a été ni moins heureux, ni moins flatteur pour lui que le premier. Aussi le public a-t-il vivement applaudi à la finesse de son jeu, que nous désirerions un peu moins froid.

M. Eugène Lejeu s'est montré à nous, il y a quelques jours, dans le rôle de Soufflé, du *Secrétaire et le Cuisinier*. Une grande habitude de la scène, une physionomie qui se plie facilement à toutes les impressions ; du mordant, de la verve : voilà ce que nous avons remarqué chez M. Eugène. Demain, dit-on, il doit se montrer à nous dans deux ouvrages de genres tout à fait différents : *l'Homme de soixante Ans* et *les Cancans*. Nous lui souhaitons le même succès que dans celui de *Soufflé*.



### COUPS DE GRIFFES.

Un très grand personnage a dit : si je n'étais *quelqu'un*, je voudrais être Casimir Périer.

— Des prières publiques sont ordonnées dans toutes les églises de France pour obtenir du ciel le prompt rétablissement de M. Périer.

— A l'avenir, le budget portera le nom de *Grand-Choléra*.

— Figaro Bazile dit que : *Bonne renommée vaut moins que ceinture dorée*.

— Les patriotes sont libres..... de se faire empoigner.

— *Le juste-milieu* n'ayant pu acheter la liberté, a voulu la violer.

— Suivant M. Prunelle, la ville de Lyon est pure de salubrité et vierge de toute odeur fétide.

— Ce ne sont pas des théâtres qu'il faut dans les grandes villes, dit M. Prunelle ; ce sont des filles, des gendarmes et des bibliothèques.

— M. Prunelle disait hier : Quand on se moque de la liberté, on peut bien se moquer du choléra.

— Si le choléra vient à Lyon, disait-il encore, je lui ferai donner un charivari. Chacun son tour.

— M. Varenard a refusé de lancer un mandat d'amener contre le choléra, alléguant pour motif que la peste est chose trop respectable pour l'arrêter dans sa force et dans sa liberté.

— Si le choléra est empoigné, on l'enterrera dans le fameux fossé des Tuileries.

— Les gardes-municipaux n'ont pas encore empoigné le choléra.

— M. Gisquet a fait demander à ses hommes s'ils ne pourraient assommer le choléra.

— Les procureurs du roi ne peuvent rien, dit-on, contre le choléra.

— Si le choléra donnait des places et des traitemens, le juste-milieu lui enverrait des députations.

— Le juste-milieu est moins humain que le choléra, car celui-ci tue tout d'un coup.

— Le juste-milieu va attaquer le choléra en usurpation de titres à la félicité publique.

— Au lieu de mourir de faim, le peuple mourra du choléra.

JOSEPH BEUF, Gérant.